

Marc DOMINICY

Temps et restriction

Étude de grammaire comparée centrée sur la Romania

Ce travail, écrit en 1978-1979, est une révision très étendue de ma thèse de doctorat *La périphrase verbale « venir de + infinitif » et ses équivalents dans quelques langues, particulièrement l'espagnol et le latin. Étude syntaxique et sémantique* (1975), également mise en ligne. Quoique le texte complet en soit resté inédit, il a alimenté plusieurs articles postérieurement publiés, et dont on trouvera les références sur « Di-fusion » :

- « Reanalysis as a Source of Semantic Change », *Revue de Phonétique Appliquée*, 55-56, 1980, 173-176 [aussi dans Lowenthal (Francis), Vandamme (Fernand) et Cordier (Jean), éds, *Language and Language Acquisition*, New-York – Londres, Plenum Press, 1982, 101-106].
- « De la linguistique générale à l'étude du dialecte », dans Hasquin (Hervé), éd., *Hommages à la Wallonie. Mélanges d'histoire, de littérature et de philologie wallonnes offerts à Maurice A. Arnould et Pierre Ruelle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1981, 111-122.
- « La evolución del español hasta en América latina », *Anuario de Letras*, 20, 1982, 41-90.
- « Notes sur *acabar* suivi de l'infinitif », *Romanica Gandensia*, 20, 1983, 45-55.
- « Time, Tense and Restriction », *Communication and Cognition*, 16, 1/2, 1983, 133-154 [aussi dans Tasmowski (Liliane) et Willems (Dominique), éds, *Problems in Syntax*, New York, Plenum Press, 1984, 325-346].
- « Sur les emplois temporels de *only* », dans Debusscher (Gilbert) et Van Noppen (Jean-Pierre), éds, *Communiquer et traduire. Hommages à Jean Dierickx*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985, 211-217.

I N T R O D U C T I O N

L'enquête comparée que nous allons mener ici a défini son domaine par des élargissements successifs dont nous croyons utile d'esquisser l'histoire. Au départ, notre attention se portait sur la périphrase verbale française venir de + infinitif, à laquelle nous avons rapidement adjoint l'espagnol acabar de + infinitif. Cependant, l'étude des faits latins nous a incité à examiner, de près ou de loin, selon les limites variables de nos compétences, les langues qui recourent à des adverbes pour traduire les expressions qui nous intéressaient. Dans un troisième stade, nous avons entrepris de confronter nos hypothèses à l'ensemble des informations que nous avons pu recueillir à l'intérieur de la Romania.

Depuis les travaux de Gougenheim, Damourette et Pichon, Flydal et Wilmet¹, l'évolution du tour venir de + infinitif est bien connue. Jusqu'au XIVe siècle, le verbe venir garde son sens plein, et exprime donc un mouvement réel² :

Bien resemble hom qui venist d'ostoier.

(Aliscans)

un jor qu'il venoit de chacier,
qu'il avoit soffert grant travail
de corre et amont et aval

(Guillaume de Lorris, Roman de la Rose, 1470-1472, I,
p. 46)

Même au XVe siècle, "le prétendu auxiliaire conserve le plus souvent sa signification primitive de verbe de mouvement" (Wilmet, p. 111). Cependant, la fréquence des exemples à interprétation incertaine augmente dans une proportion telle que nous pouvons y voir un indice presque certain de l'apparition de notre périphrase :

Je viens d'habiller mon enfant ;
 Il est couché ; dont je m'en voys,
 Affin d'estre reconfortant
 Ma mère en son cruel esmoy.

(Gougenheim, Etude, p. 123)

Mais premier veulx mercy rendre
 De ces biens que je viens de prendre.

(ibid.)

Je viens de faire mon message
 A vostre tres noble lignage,
 Comme par vous m'estoit commis.

(J. Milet, dans Rickard, Chrestomathie, p. 131³)

- Dictes-vous qu'il s'en va pyer ?

- Ouy, je le viens d'espier ...

(Farce, dans Wilmet, Système, p.112)

Allons a Dieu, qui nous convoye !
 Je viens de faire nostre sac
 Et ay mis dedans ce bissac
 La provision necessaire.

(Farce, ibid.)

En outre, la mutation est totalement accomplie au XVIIe siècle, comme en témoigneront de nombreux exemples cités au cours du présent travail.

Au-delà des arguments sémantiques, parfois délicats à manier, il existe deux tests syntaxiques qui nous permettent de déceler à coup sûr l'emploi primaire. Tout d'abord, si venir possède son acception propre, le syntagme de + infinitif peut être remplacé par le mot interrogatif dont/d'où ?⁴ :

La Femme

D'où venez-vous ?

Le Ramonneur

De ramonner

Tout ce jour, et Dieu scet comment.

(Farce citée par Gougenheim, Etude, p. 123)

Collart : Mais dont venez vous ?

Pernette : Dont je vien ?

De proposer un nouvel art.

(Farce citée par Flydal, p. 99)

Fierabras. D'où viens tu, Perrine ?

Perrine. Je vien de rendre le levain que la servante
de leans m'avoit presté

(Larivey, cité par Gougenheim, Etude, p. 123)

- Approche. D'où viens-tu ?

- De laisser la princesse votre mère, qui s'en alloit
vers le temple d'Apollon.

(Molière⁵)

D'où viens-tu à cette heure ? - De voir un ami.

(Brieux⁶)

- D'où viens-tu ?

- De me promener, nourrice.

(Anouilh⁷)

Ensuite, lorsque le syntagme de + infinitif revêt le statut de complément de lieu, il se voit quelquefois préciser à l'aide d'un nouveau complément introduit par de⁸ :

- Et dont viens tu cy ?

- Je vien de soupper de vostre maison pour coucher ceans.

(Cent Nouvelles Nouvelles, dans Conteurs, p. 137)

Je viens du marché vendre mes poulettes.

(Farce citée par Wilmet, Système, p. 111)

Mais d'où viens tu de flagoller ?

(Farce citée par Gougenheim, Etude, p. 123)

Un jour que nous venions de déjeuner d'un logis du
Faux-bourg de saint-Laurent

(Scarron, dans Romanciers, p. 873)

Contrairement à ce que laisseraient croire les exemples de Brieux et Anouilh cités plus haut, l'usage de venir de + infinitif au sens original s'avère relativement exceptionnel en français contemporain⁹. En revanche, la langue d'aujourd'hui peut toujours recourir, s'il y a mouvement de retour, à revenir¹⁰:

D'autres fois, quand M. le Curé, revenant de porter le viatique à quelque malade des environs, apercevait Charles (...)

(Flaubert, cité par Flydal, p.101)

Je reviens de visiter Issy et Vanves.

(Cluseret, cité par Thomas, Rossel, p. 315)

tous ceux qui allaient souper à la rotonde ou qui revenaient de prendre une coupe de champagne.

(Leroux, Fantôme de l'Opéra, p. 131)

elle revenait de voir un film

(Goudekot, Près de Colette, p. 180)

Cet emploi se révèle d'ailleurs ancien :

Quant il furent revenu de cachier chez Grius.

(Robert de Clari, Gougenheim, Etude, p. 122)

Un soir que je revenois de discourir avec une certaine Dame

(Sorel, dans Romanciers, p.296)

v

Dom Manuel qui revenoit de jouer chez un de ses voisins
(Scarron, ibid., p. 789)

Au XVe et au XVIe siècle, retourner paraît concurrencer
revenir :

Ce bon chevalier amoureux dessusdit, retournant d'accomplir ses armes, comme il passoit pais, arriva d'aventure a ung soir au chasteau ou sa dame demouroit.

(Cent Nouvelles Nouvelles, dans Conteurs, p.158-159)

environ la saint Remey, ung josne filz de la cité de Lièges retournoit de boire en la taverne; et, luy venus a l'hostel, sa mère, à qui il en desplaisoit, le print à tencer et à demener.

(Philippe de Vigneulles¹¹)

Le frere, allant en la chambre du gentil homme et ne le trouvant point, creut asseurement qu'il avoit commis le cas, et print son cheval sans aultrement s'en enquerir, courut après luy, et l'attaingnit en ung chemyn là où il retournoit de poursuivre son Cordelier, bien doulent de ne l'avoir attrappé.

(Marguerite de Navarre, dans Conteurs, p. 885)

Le domaine de la périphrase venir de + infinitif ne s'arrête pas au territoire d'oïl¹², mais couvre également la zone occitane¹³ :

Vén dë vëni "il vient de venir"

(Sauvages)

veniëu de reçaupre uno letro "je venais de recevoir une lettre"

vène de lou vèire "je viens de le voir"
 ço que se veniò de passà "ce qui venait de se passer"
 (Ronjat)

o ve de venī "il vient de venir"
 (Dhéralde)

Venèn de reçaupre de bòni counservo
 "Nous venons de recevoir d'excellentes conserves"
 (Fourvières, Grammaire, p. 146-147)

Par contre, l'espagnol venir de + infinitif
 conserve toujours le sens spatial d'origine¹⁴ :

venia de cobrar la villa e castillo de Jumilla
 (Crónica del Rey Don Pedro, dans Menéndez Pidal, et al.,
Crestomatía, p. 483)

lo que, siendo muchacho, mis compañeros me contauan,
 quando venían de confesarse
 (J. de Valdés, Diálogo, p. 80)

¿ Yo no vengo de traer el vino ?
 (Lazarillo, p. 49)

En llegando a tierra, cuando vienen de pescar,
 toman la balsa a costas y la llevan a su casa
 (Fray Reginaldo de Lizárraga, dans Cronistas de
convento, p. 145)

De un sacerdote prolijo
 la misa vengo de oír.
 (El ciego de la Merced, dans Costumbristas, p. 62)

a pcorato vino Cadenas de hablar también con Gual
 (Espinal, Diario, p. 50)

Venía mi compadre de tomar y saquear Durango
 (Guzmán, Memorias de Pancho Villa, p. 225)

- ¿ De dónde vienes a estas horas, muchacho ?
 - Vengo de ordeñar.
 (Rulfo, Pedro Páramo, p. 66)

Jugamos a las escondidas, señor Sanchitos ; yo vengo de buscarlo en su casa y usted me espera en la mía.

(Azuela, Regina Landa, p. 106)

Y vas y vendes el cuero y mientras de que vienes de vender el cuero, dice, - llegan mis carros con el maíz.

(Robe, Amapa Storytellers, p. 100)

Volví de Asia después de estudiar durante doce años los dialectos sumerios. (...) Le pregunté si se trataba de una de aquellas civilizaciones que venía de estudiar.

(E.B. Núñez, dans Narrativa venezolana, p. 233)

Dans certains cas, l'on s'est trouvé fort près de la création d'une véritable périphrase :

vengo de saber
que a mi sobrino Don Diego
dejasteis herido anoche

(Sor Juana Inés de la Cruz, dans Ripoll et Valdespino, Teatro, I, p. 318)

Mais seuls quelques gallicismes isolés illustrent encore cette tentative sporadique¹⁵.

Si venir de + infinitif ne s'est pas installé en Castille, la tournure équivalente, acabar de + infinitif, originellement "achever de", apparaît dès le XVe siècle :

Todos aquestos que aquí son nombrados,
los vnos son fechos cenjza nada (...)
los otros comjençan comer los gusanos,
los otros acaban de ser enterrados.

(exemple de 1406¹⁶)

Ya, por lo que encomendáys a los padrinos de los niños, quando los baptizáys, sabéys que lo principal

deue ser istruyrlos en la fe y en buenas y santas costumbres, ⁊ enseñarles el Pater Noster y el Aue María y el Credo. Esto es menester les encomendéys muy ahincadamente y muy de ueras, ⁊ lo mismo encomendaréis a sus padres; y ésto no solamente quando los acabáys de baptizar pero siempre que se ofresciere oportunidad

(Valdés, Diálogo, p. 21)

Nous trouvons une situation entièrement similaire en catalan¹⁷. Alcover et B. Moll citent bien deux exemples du gallicisme venir de :

Des de que són apagats els volcans olotins que venim d'anomerar
(Verdaguer)

Espanya venia de finir (...) exangue
(Cerdá)

mais la norme standard réclame acabar de :

Ara acaba de concretar les condicions.
(Badía Margarit)

Ara acaben d'arribar i ja són a la sala.
(Fabra)

Pour le portugais, la réalité devient beaucoup plus complexe. Les grammairiens traditionnels souscrivent au jugement de Dunn¹⁸ :

"Vir should not be used unless motion is implied : vem de navegar os mares "he returns from sailing the seas", venho de estar com meus amigos , "I have been with my friends".

But is is often used in imitation of the French idiom il vient de :

venho de receber um telegrama
o livro vem de se publicar
de que venho de falar
vimos de narrar"

et recommandent l'usage de acabar de :

Acabo de receber um telegrama.

(Dunn)

Não contes a ninguém o que te acabo de confiar, se
 não queres perder as onhas.

(Machado de Assis, Quincas Borba, p. 26)

O marido acabava de chegar

(id., ibid., p. 191)

a larga folha que acabava de escrever

(Eça de Queirós¹⁹)

Or, vir de est attesté au Brésil comme au Portugal²⁰ :

Vinha de ler o seu primeiro livro

(Machado de Assis, cité par Holanda, p. 1476)

Fulano vem de escrever mais um livro.

(Castilho, p. 86)

Venho agora de perder duzentas peças em casa da condessa
 de Alfarela.

(ibid., p. 93)

Como há-de ele aparecer-nos de mãos esscaroladas, se vem
 justamente de apanhar com elas a bosta que uma junta de
 bois deixou ao passar...?

(Torga, cité par Sten, p. 306)

Eu venho de tirar informações suas !

(Correia, ibid.)

o bife de proprietário que vinha de comer na Áurea
(Eça de Queirós, ibid.)

En outre, son existence se voit reconnue par des linguistes tels que Dias da Costa ou Martin²¹, et par le dictionnaire de Holanda :

"Esta última acepção e atacada por muitos puristas maníacos (...) Pareceu-nos desnecessário multiplicar exemplos em favor dela"

Malgré les différences qui séparent les divers idiomes examinés, nous observons qu'une zone continue de la Romania, constituée de la Gaule et de la péninsule ibérique, dispose ici d'une périphrase verbale. Les autres parlars romans, au contraire, ignorent ce procédé. En romanche, une attestation isolée paraît faire exception:

Tia charta, ch'eu vegn in quaist momaint da retschaiver
(Andeer, Rhaetoromanische Elementargrammatik, p. 105)

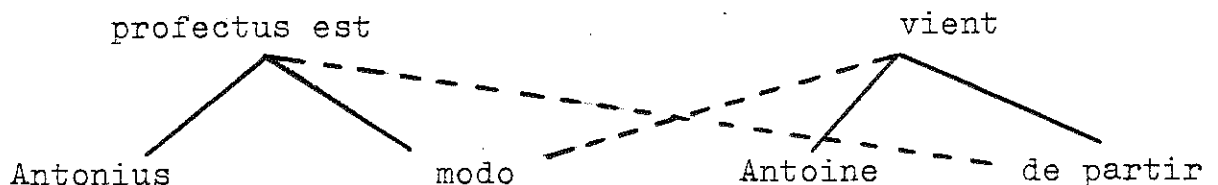
mais Pult, qui a revu le traité d'Andeer, précise en note : "Französisch". Au XVIIIe siècle, Beauzée et Fontanini attribuaient à l'italien le tour Io vengo di lodare, auquel l'on ne reconnaît plus, aujourd'hui, que le statut insignifiant de gallicisme²².

Pour traduire le français venir de + infinitif, le romanche recourt à une gamme fort variée d'adverbes : apaina, "à peine", be "seulement", grad "juste", güst "juste", halt "juste, seulement", ual "juste"²³. En ce qui concerne l'italien, Camugli et Ulysse²⁴ nous signalent les options suivantes : appena, or ora/allora allora, poco fa/poco prima, proprio ora/proprio allora. Quant au roumain, il emploie de préférence les adverbes abia "à peine", numai ce "seulement" et tocmai "juste".

Sur ce point, le romanche, l'italien et le roumain se rangent aux côtés de toutes les autres langues indo-européennes que nous avons passées en revue. Le latin se servait de modo "seulement, il y a un instant" (W. Dietrich, p.15), l'anglais utilise just "juste, seulement" ; le néerlandais, even/juist/net "juste" et pas "seulement"²⁵ ; l'allemand, eben "juste", erst "seulement", gerade "juste"²⁶ ; le danois, lige et netop "juste" ; le suédois, just ; le norvégien nett(opp) "juste" ; le grec moderne, μόλις et ότι "à peine" ; le polonais, dopiero co "à peine" et tylko co "seulement" ; le russe, tol'ko čto "seulement".

Le problème qui se présente alors à nous peut s'énoncer, très schématiquement, de la manière suivante. Comment expliquerons-nous que la traduction reste possible malgré des divergences de structures qui paraissent a priori irréductibles ?

Tesnière (p.303-304) a tenté de saisir les rapports entre le français Antoine vient de partir et le latin Antonius modo profectus est à l'aide du stemma suivant :



Les traits pleins notent ici la relation de dépendance, tandis que les traits interrompus indiquent que modo, comme venir, signifie le "passé récent", et que "l'idée de départ exprimée par le latin profectus est est ramenée en français à la forme nominale de l'infinitif précédé lui-même de la préposition de qui a pour effet d'en faire un circonstant". Or, nous savons déjà que la dernière affirmation de Tesnière est fausse, puisque le "circonstant" de partir ne constituera, en aucun cas, une réponse admissible

à la question d'où?. De plus, la description assignée à profectus est se révèle également fort discutable : si cette forme verbale n'exprime, à l'instar de partir, que l'idée de départ, pourquoi s'agit-il d'un parfait porteur de marques de personne, nombre et genre (cf. Antonia modo profecta est) ? Enfin, le stemma ne montre pas que les mêmes marques de personne et de nombre se trouvent affixées, en français, au morphème venir.

L'échec de Tesnière prouve à suffisance qu'abstraction faite du cas trivial des noms propres, il n'existe aucune corrélation de mot à mot entre Antoine vient de partir et l'un quelconque de ses équivalents dans une langue privée de périphrase. Une telle irréductibilité syntaxique appelait une interprétation "à la Sapir-Whorf", selon laquelle la différence typologique qui sépare les langues à périphrase verbale de celles qui doivent recourir à un adverbe se rattache aux "visions du monde" propres, sur ce point précis, aux deux groupes de locuteurs. C'est ainsi que Weber²⁷, commentant les traductions allemandes de venir de + infinitif (qu'il nomme "récent"), écrit : "In allen diesen Übertragungen geht der eigentliche Gehalt des französischen Originals verloren ; hier wird dieser der Übersetzung an sich innewohnende Charakter deshalb deutlich sichtbar, weil das Deutsch kein Tempus und auch keine Umschreibung besitzt, welche den Wert des frz. récent fassen könnten". Pour Malblanc²⁸, venir de faire exprime "plus encore qu'un devenir physique (...) le mouvement intérieur, la démarche en liaison étroite avec la spontanéité". Par contre, "l'allemand, n'ayant pas de temps correspondant au passé récent, le traduit par le Perfekt auquel il adjoint des particules de précision (...). La vue directe du temps intérieur échappe ainsi à l'allemand".

Beaucoup de linguistes refuseront sans doute cette hypothèse, dont le caractère circulaire est difficilement masqué par un psychologisme de mauvais aloi. Cependant,

il n'en demeure pas moins urgent de déceler les mécanismes qui permettent au traducteur d'exercer, avec un bonheur que n'importe quel sujet bilingue peut apprécier, une tâche trop souvent assimilée aux avatars du talent littéraire ou de l'intuition.

La réponse que nous fournirons dans le présent ouvrage ne saurait tolérer une formulation préalable. Disons, tout simplement, que notre enquête a été orientée, à son stade initial, par une convergence remarquable. En effet, la très grande majorité des adverbess énumérés plus haut appartiennent à une classe sémantique homogène, puisqu'ils ont le sens de "seulement", "à peine" ou "juste". Nous défendrons ici l'idée que la phrase française Antoine vient de partir et ses diverses traductions dans les différentes langues envisagées doivent recevoir une description plus "profonde", qui leur est commune, et à l'intérieur de laquelle apparaît un morphème "abstrait" et "sous-jacent" de restriction.

Le plan que nous adopterons reflète le mouvement de notre argumentation. Une première partie posera les fondements de notre thèse. Nous y étudierons la catégorie sémantique de la restriction, telle qu'elle interagit avec la catégorie du temps. Sur cette base, nous édifierons l'hypothèse dont l'énoncé complexe et détaillé constituera la seconde partie de notre travail. Les preuves que nous avancerons ensuite font l'objet d'une troisième partie, que nous compléterons par une étude des périphrases (quatrième partie). Enfin, nous apporterons une touche finale en montrant que deux phénomènes typiques de l'espagnol américain - l'usage "déviant" de recién et hasta - s'expliquent parfaitement à l'aide de l'appareil théorique mis en place.

Avant de conclure cette introduction, nous voudrions effectuer quelques mises au point. Fidèle à des convictions déjà anciennes, nous nous référons, souvent implicitement et toujours informellement, à la grammaire générative. Ceci signifie d'abord que nous dérivons certaines structures de représentations "profondes" non attestées qui se réduisent, idéalement, à des expressions construites sur un vocabulaire artificiel. Les éléments du vocabulaire en question, appelés "morphèmes" par extension de sens, sont à la fois "abstrait", çàd. épurés des caractéristiques accessoires présentes dans la structure à analyser, et "sous-jacents" à une portion, éventuellement discontinue, de cette même structure. Il va de soi que la relation de dérivation synchronique, notée " \Rightarrow " ou " \Leftarrow ", ne doit pas être confondue avec la filiation diachronique, pour laquelle nous réserverons les symboles " $>$ ", " $<$ ", " \rightarrow " et " \leftarrow ". Enfin, nous voudrions demander ici l'indulgence des théoriciens, qui déploieront, à plusieurs reprises, le statut intuitif de nos explications. Qu'ils veuillent bien nous concéder que l'exploration linguistique et philologique d'un problème nouveau ne peut marcher de pair avec une formalisation complète qui constitue le terme sans nul doute obligé, mais néanmoins ultime, de la démarche scientifique.